

Manifeste pour une *vraie* politique de l'enfance

Patrick Ben Soussan

**COUP DE
GUEULE**

ères
éditions

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3112-9

© Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

INTROÏT

Le monde du Petit Nicolas.....	5
« <i>Ma vie, elle est chouette et je ne veux surtout pas qu'elle change.</i> » <i>Le Petit Nicolas</i>	6
<i>Quelle enfance ?</i>	7
<i>Toute enfance est à façonner</i>	10
« <i>Je suis le peuple qui manque</i> ».....	12
<i>Les mots sont glissants</i>	14
<i>Les enfants ne sont pas des cadeaux Bonux</i>	18

L'ENFANCE AU RAPPORT

En hommage à Pasde0deconduite.....	21
<i>Judas enfin blanchi...</i>	22
<i>Le fourre-tout des conduites à risques</i>	25
<i>Ah ! Le bon temps du calva dans le biberon...</i>	26
<i>L'expertise INSERM de 2002 : un enfant sur huit atteint de troubles mentaux</i>	27
<i>Le rapport INSERM de 2005 : dépister les troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent</i>	28
<i>Pas touche à nos enfants</i>	30

<i>L'illusion scientifique et la peste psychanalytique</i>	33
De l'enfant roi à l'enfant tyran :	
un développement troublé ?.....	34
Les enfants ne sont pas toujours heureux	
et merveilleux.....	36
<i>Rapport Ruestch : former les parents défaillants... ou les punir</i>	37
<i>Rapport Bockel : détecter les graines de violence au berceau</i>	39
La responsabilité parentale dans la violence	
des enfants.....	40
Une non-politique de l'enfance dénoncée	
massivement.....	42
L'institution scolaire au centre de toutes	
les contradictions politiques.....	44

L'ÉTAT SI PEU GÉNÉREUX POUR L'ENFANCE

En hommage à Pas de bébés à la consigne.....	49
<i>Cessons de « fragiliser » l'accueil de l'enfant</i>	50
<i>Rapport Tabarot, rapport Juilhard :</i>	
<i>déstructurer l'accueil des tout-petits</i>	51
<i>Soyons généreux pour l'enfance</i>	54
<i>Des propositions pour construire une vraie politique de l'enfance</i>	56
<i>Réveillons-nous, ils veulent tordre le cou aux crèches et aux nounous !</i>	61

REPOLITISER L'ENFANCE

En hommage à l'Appel des appels.....	65
<i>Sacrés enfants !</i>	66
<i>Double face</i>	68
<i>Vous reprendrez bien un peu d'avenir</i>	70
<i>L'enfant comme « universel singulier »</i>	73
<i>L'atelier de l'enfance</i>	76

Pour Florian, Léo, Lou et Félix
– « *Comment avons-nous pu vider la mer ?
Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ?* »,
hurle l'insensé de Nietzsche
en son aphorisme 125 du *Gai-Savoir* (1882) –
pour qu'ils puissent, comme tous les enfants de ce nouveau siècle,
enjamber notre horizon désenchanté.

« *J'ai été un enfant, je ne le suis plus
et je n'en reviens pas.* »

Albert Cohen, *Le livre de ma mère*, 1954

« *Les adultes n'aiment pas
les enfants de leur âge.* »

Georges Dor, *Après l'enfance*, 1975

« *De nos jours, ces gens savent le prix de tout
et ne connaissent la valeur de rien.* »

Oscar Wilde, *Aphorismes*, 1894

Introït

Le monde du Petit Nicolas

*« Dieu lui-même croit à la publicité :
il a mis des cloches dans les églises. »*

Sacha Guitry

**« Ma vie, elle est chouette
et je ne veux surtout pas qu'elle change. »
Le Petit Nicolas**

Je me souviens du buzz sur Internet, au lendemain de la Toussaint 2009, avec cette image apparue dans l'ouvrage *Bonux : la lessive aux 1 000 cadeaux*¹.

Une petite tête blonde, sage, souriante, apparaissait sur une annonce de la marque qui lave plus blanc, un petit avion à la main. Rien d'extraordinaire, avouez-le, un simple archétype publicitaire des années 1960, vantant les mérites des cadeaux offerts avec les paquets Bonux. Mais là où les choses deviennent divertissantes, c'est quand il est soutenu que Nicolas Sarkozy, notre Président, aurait été l'enfant en question, héros malgré lui d'une publicité pour cette lessive. C'était en 1967, le petit Nicolas avait 12 ans et son père travaillait alors comme illustrateur au Service des réclames de Bonux – eh oui, c'était à une époque où la publicité s'appelait encore « réclame ». L'information aussitôt avait été démentie par l'Élysée... et le père de son actuel locataire. Elle avait pourtant été vérifiée auprès d'anciens employés, lesquels avaient aussi précisé que la photo aurait été retouchée pour coller plus aux canons de l'époque, blond le minot et tout jeunot, on lui donnerait 6 ou 7 ans à peine... et le bon Dieu sans confession.

1. F. Elzingre, *Bonux : la lessive aux 1 000 cadeaux*, Paris, Éditions Du May, 2009.

Il y a des coïncidences qui laissent benoîtement pantois. Le livre hommage aux années Bonux – les sixties – sortit en même temps que l’adaptation du *Petit Nicolas*, sur grand écran². Dans le film, comme dans les livres culte de Goscinny et Sempé, il n’est jamais question de chômage, de criminalité, de guerre, de maltraitance, de pauvreté, d’immigrés, les parents ne divorcent pas, les femmes ne travaillent pas, les *golden boys* ne jouent pas des milliards de dollars sur un marché mondialisé, l’euro n’est pas né, le sida n’existe pas, enfin tout est immuable, discret, bourgeois et chaque chose est à sa place, méritée. C’est une société idéale qui nous est racontée, une France de carte postale, intemporelle, universelle, à la géométrie familiale paisible, sans accrocs, sans conflits et d’une lénifiante tendresse surannée. Un rêve de société. Ou plutôt un rêve d’enfance, un conte. *Le Petit Nicolas* est censé nous remémorer tous ces moments bénis de notre enfance : la photo de classe, les parties de foot endiablées, le mystère des filles « qui font bouger leurs paupières très vite », la communion religieuse, le départ en colonie de vacances, les fêtes d’anniversaire entre amis et les bagarres « pour de faux ». Dans la même veine, un sondage BVA-Bonux, réalisé fin 1999, rappelait que deux tiers des Français déclarent que le cadeau Bonux les replonge dans l’enfance.

Quelle enfance ?

L’enfance du Petit Nicolas, c’est Noël³, le monde merveilleux des Bisounours, pétri d’amour, gloire et beauté, le « tout le monde

2. *Le Petit Nicolas*, film de Laurent Tirard, avec Valérie Lemercier, Kad Merad, Maxime Godart, distribué par Wild Bunch, 2009. La première histoire du Petit Nicolas, écrite par Goscinny et illustrée par Sempé, est parue en 1959 dans *Sud-Ouest Dimanche*. Quant au premier cadeau Bonux, il date de 1958, un petit train de plastique. C’était aussi l’année de la sortie de *Mon Oncle* de Jacques Tati.

3. J.-J. Sempé, R. Goscinny, *Le Petit Nicolas, c’est Noël ! Les histoires inédites du Petit Nicolas*, t. 7, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010.

il est bof !⁴ », la *West Side UMP Story*⁵, la journée de la gentillesse 365 jours par an, « Plus belle la vie » en flux ininterrompu, « le bon sens près de chez vous », bref, un slogan de pub, du genre « ne dites pas à ma mère que je suis dans la publicité, elle me croit président de la République⁶ » ! Le Petit Nicolas s'est arrêté à l'étage défense et illustration du patrimoine, aux années du baby-boom, d'euphorie consumériste et de prospérité économique, du confort de classe et du microsillon, de la première et unique chaîne de télévision ; la pilule contraceptive n'existait pas encore, rien n'était encore tombé, ni le mur de Berlin, ni la droite, ni le haut de Myriam, mais déjà les hommes tournaient en rond autour de la Terre⁷.

L'enfance du Petit Nicolas, elle fleurit bon les parfums du passé, imaginaire collectif d'une certaine France des Trente Glorieuses, chantée par les Sirènes de la félicité domestique.

Nous avons connu les « trente piteuses⁸ », la population vieillissait, le chômage faisait la grimette et le pouvoir d'achat la chute libre, le sida avait trouvé son nom, Wall Street s'était crashé, les tours écroulées, le téléphone portable révolutionnait le monde, qui devenait un village, tout s'accélérait, tout s'achetait et tout se vendait, en temps réel, la planète virait ultra-libérale, postmoderne, individualiste et narcissique.

4. Cf. *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*, comédie satirique réalisée par Jean Yanne et sortie en 1972 (Cinéquanon Productions).

5. *Tout ceux qui veulent changer le monde*, rengaine consternante entonnée en chœur par « les Jeunes Pop » (Jeunes Populaires de l'UMP) et nos ministres d'État, en un clip promotionnel de décembre 2009.

6. Pour plagier le *Ne dites pas à ma mère que je suis dans la publicité... Elle me croit pianiste dans un bordel* (Paris, Flammarion, 1992) de l'inénarrable amateur de Rolex, Jacques Séguéla (Pour rappel, sa « grande vérité » énoncée sur le plateau de *Télé-Matin*, France 2, le 13 février 2009 : « Comment peut-on reprocher à un président d'avoir une Rolex ? Tout le monde a une Rolex. Si à 50 ans on n'a pas une Rolex, on a quand même raté sa vie ! »)

7. Le 12 avril 1961, Youri Gagarine, cosmonaute russe, fut le premier homme à voyager dans l'espace en effectuant une « révolution complète » autour de la Terre.

8. N. Baverez, *Les trente piteuses*, Paris, Flammarion, 1999

Nous voilà aux aubes des « trente frileuses⁹ » ou des « trente frimeuses », c'est selon : pipolisation, bling bling, grand guignolade et extimité contre fracture sociale, pusillanimité, inquiétude, précarité ; le tout dans ce grand « entouement¹⁰ » du monde qu'évoque J.-P. Lebrun, pris dans le tous, tous collés, couples, bandes, tribus, familles, coconnés, grégariés. La société individualiste vire à la société-troupeau, moutonnaire évolution qui pousse l'individu à troquer sa subjectivité contre une appartenance à la masse, culture de masse, consommation de masse, mouvement de masse, standardisation de la vie à l'occidentale... Une cohorte d'individus plus qu'un ensemble de sujets individualisés et autonomes. Crise de la biosphère, manichéismes ethnico-nationalo-religieux, le capitalisme qui se répand sur toute la terre avec à sa traîne un véritable Tchernobyl sociopolitique : en un mot, le monde semble éclater et l'homme muter en cet *Homo festivus* qu'évoquait Murray¹¹.

Oui, le monde du Petit Nicolas a perdu bien des couleurs, des plumes et quelques illusions. Mauvais bouillon. Comment sortir de la décennie ? 2010 finit, *game over* sur l'enfance. À quoi est-elle promise ? À des lendemains qui chanteront ? Le poète Hölderlin a écrit : « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve. » Préservée l'enfance ? Les enfants d'aujourd'hui réhumaniseront-ils le monde de demain ? On leur en assure plutôt des vertes et des pas mûres, à venir, quelques seringuées violentes de remise en ordre, remise au pas, contrôlés, formatés, les enfants, « nous avons les moyens de vous éduquer » bruisse la clameur politico-experte du moment. Cet exercice de rewriting par des adultes qui exigent plus qu'ils ne protègent¹² aura-t-il longue vie ?

9. J.-P. Hugon, *Les trente frileuses*, Paris, Gil Wern Éditions, 1996.

10. J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Denoël, 2007.

11. P. Murray, *Après l'Histoire*, tome 1, Paris, Les Belles Lettres, 1999 (réédition Les Belles Lettres, 2002 et 2010).

12. La Convention relative aux droits de l'enfant, adoptée en 1989 par les Nations unies (ONU), a pour objectif de protéger les droits des enfants dans le monde et d'améliorer leur vie. 192 États – sur les 195 reconnus – l'ont ratifiée... manquent la Somalie et... les États-Unis !

Le monde du Petit Nicolas n'existe plus. D'aucuns rêveraient-ils de le réinventer ? Il se visitera aux Journées du patrimoine, sur écran géant ou sur les étagères des bibliothèques et des libraires. Le monde de Titeuf l'aurait-il remplacé ? C'est bien là la méga-over question qui mérite d'être posée : Titeuf serait-il le fils du Petit Nicolas ? Vous conviendrez que pour l'un comme pour l'autre, le périmètre de l'enfance se réduit au préau et à la cour de récréation. L'enfance n'aurait-elle d'autre adresse que l'école ? L'enfant serait-il assigné à résidence en quelque exclusif territoire de l'éducatif ou du pédagogique ?

Toute enfance est à façonner

Voilà donc ce mythe, vieux comme le monde, qui a survécu à toutes les révolutions éducatives, de Rousseau au bon docteur Spock. Plus encore, l'enfant est à contraindre. Il n'est certes plus considéré comme Aristote le pensait, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, cire vierge, à écrire, sous la plume habile de ses parents et de tous ceux qui l'accueillent, l'accompagnent, le prennent en charge, le soignent. Il n'est plus ce fruit de la nature, sauvage et impie, qui devra être introduit dans la culture et la loi des Hommes par ses premiers éducateurs – l'Homme heureux n'est-il pas l'homme éduqué selon Aristote ? Il est une personne nous assure-t-on aujourd'hui, dès son plus jeune âge, doué de compétences et d'un savoir immémorial : certains le proclament même « Mozart assassiné » ou encore nouveau Roi – tyran bien entendu – de sa domesticité familiale. Il n'en reste pas moins assujetti, aliéné, au pouvoir absolu de ses parents et, de façon plus large, de toutes les « grandes personnes » qui exigent tant de lui, et avant tout qu'il leur apporte de quoi assurer leur narcissisme.

L'enfant, et l'enfance dans l'enfant, est en outre si proche de l'inconnu, de l'étrangeté, de la nature, de Dieu, du sacré mais aussi du péché, du sexe, du plaisir – dites-le comme il vous sied – que l'on n'a de cesse de le surveiller, de l'observer, de le contrôler, de le « tenir », pour son bien assurément, pour le protéger, des

autres tout autant que de lui-même, si faible et si vulnérable – innocent au sens biblique.

Voilà que notre civilisation du malaise monte au pinacle ces dernières années une imagerie d'Épinal de l'enfance : de plus en plus nombreux seraient les sauvageons, recensés dès la crèche, caïds des cours de récré des écoles maternelles, violents, agressifs, sans bornes et sans limites, ne respectant rien ni personne, voire maltraitants à l'égard de ceux qui les élèvent ou les éduquent. Ces nouveaux enfants terribles – comme il y eut un temps les nouveaux pères ou les nouveaux philosophes – qui semblent émerger dans l'espace social troublent, fascinent et sidèrent les adultes. Cette violence est-elle une traduction nouvelle de la souffrance individuelle et/ou l'expression contemporaine du malaise juvénile engendré par la crise de la filiation et de la transmission ? Ou bien n'est-elle que l'exacerbation d'affects et de comportements tels que l'agressivité, l'envie, la jalousie, la colère, la rage, la frustration... auxquels l'humanité a toujours été confrontée et pour lesquels elle ne cesse d'inventer des réponses circonstancielles ?

Contrairement à ce qui circule dans l'opinion ambiante, l'enfant n'est pas une oie blanche, pas plus qu'il n'est cet ange qu'on voudrait épargné de nos vicissitudes d'adulte. Contrairement à ce qui circule, un enfant est spontanément habité par la violence pulsionnelle et il a besoin de son environnement pour l'aider à faire de cette violence autre chose que de la destruction. C'est tout simplement la tâche de ce que, depuis des siècles, on appelle le travail de culture. Serait-il aujourd'hui en cause, en panne, cet effort incessant de civilisation qui fait de l'humain ce qu'il est, tout autre qu'un animal solitaire assujéti à ses pulsions ? Les enfants d'aujourd'hui sont-ils l'avenir de demain ? Ré-enchanteront-ils ou ne feront-ils qu'ensauvager ce monde ?

Cette manière de faire le monde à venir ne dépend-elle pas aussi de nous tous, de vous, de moi, qui sommes, de près ou de loin, convoqués auprès des enfants d'aujourd'hui et de ceux qui vont naître bientôt. Dans le vague à l'âme généralisé de notre début de siècle, dans notre Occident qui semble s'évertuer à

détruire tous ses référents historiques, moraux, religieux et sexuels, serons-nous remparts, digues et limites ?

« Je suis le peuple qui manque¹³ »

Depuis des années, une foule bigarrée et bruisante s'est invitée à mes côtés et ne me lâche plus. Il m'accompagne partout ce petit peuple des exclus, marginaux, souffrants, abandonnés, exilés, isolés, handicapés de la vie, de la maladie, de la société, de l'époque et de la culture. Il n'a de foule que le nombre, et aussi pluriel soit-il, il est un visage, unique, une voix, incomparable, il porte un nom, un seul, dit une histoire, jamais redoublée, et se décline au singulier majuscule. Ces turbulents compagnons ont tous, à un moment ou à un autre, traversé ma vie et je suis ainsi le témoin, presque contraint, chaque jour, de cette histoire à rebours qui me ramène, avec fougue, vers ces journées passées, de maternité en unité de néonatalogie, de centre médico-psychologique en cancérologie. C'est que j'en emporte avec moi, des années de pratique, de rencontres, des bonheurs et des souffrances aussi...

Cette « foule », j'ai fait métier de l'écouter. Je lui dois les petites musiques de ma vie, les plus belles, des valse virevoltantes, des airs entêtants, des symphonies fantastiques, des sara-bandes mais aussi des requiem, des lamentations, des soupirs et des silences.

C'est elle qui me porte là, à taper rageusement sur ce clavier d'ordinateur, ces mots, qui n'ont rien d'une ritournelle.

Ce matin encore, et depuis un certain nombre de matins, le concert est quotidien des nouvelles d'enfance – nouvelles d'en France. Réformes, discours, petits mots, rapports, recherches, se succèdent à rythme forcé. On nous raconte des histoires pleines d'enfants terribles, d'enfants troublés, d'enfants qui ne connaissent ni lois ni limites, qui vont mal tourner, qu'il faut rééduquer.

13. Cyber Trash Critic, *Je suis le peuple qui manque*, Paris, Allia, 1998.

On nous fait miroiter cet idéal d'enfant blond, souriant, qui joue au pilote de chasse, futur noble défenseur de la nation, lavé plus blanc que blanc, ripoliné aux valeurs d'aujourd'hui. Je suis fatigué d'entendre tous ces grands discours pour de si petits projets, fatigué de me demander ce qu'ils vont encore trouver, énoncer, décider.

Je suis fatigué, oui, c'est cela, lessivé !

Je suis pédopsychiatre, un psychiatre qui s'est spécialisé dans l'écoute et la prise en charge des enfants. Par passion. Ou par nécessité. Enfant déjà, je montais sur de hautes chaises et je répétais à l'écho que, quand je serais grand, je défendrais les pauvres et les petits – les innocents comme ils disent ; je m'imaginai des métiers où je ferrailais avec la misère, la douleur et la peine. Je tournais autour de la table en bois, massive, de la salle à manger en sifflant des airs guerriers, du haut de mes 3 ou 4 ans ; je partais en croisade, au combat, contre la misère et les maux. J'ai fait médecine pour ces mêmes raisons : soulager, reconforter, accompagner, plus que guérir d'ailleurs ou réparer. J'ai quitté le voisinage immédiat des plus petits, des berceaux et des poussettes, pour me retrouver en d'autres seuils de la vie, auprès de corps et d'âmes exposées, expropriées par la maladie et la douleur. Je n'ai pas changé de route en fait, c'est la route qui m'a conduit, qui continue de me conduire.

Entendons-nous, je n'ai pas de promesse à tenir, de mission à mener, nul dolorisme ici à rechercher, pas plus de jouissance à toujours se réclamer de la souffrance de l'autre. Non, tout est bien plus simple, il ne s'agit que de garder les yeux ouverts sur le monde que nous habitons, les oreilles aussi et... la bouche.

Je suis fatigué de me taire.

Ces derniers mois, je ne reconnais plus tous mes petits musiciens privés, tous les enfants qui m'entourent. Ils m'étaient si familiers et voilà qu'un nouveau discours vient me les révéler autres, terriblement. À mon accueil bienveillant, mon engagement à leurs côtés, militant, voilà qu'on m'oppose le danger qu'ils représentent, l'immunité qu'il faut vite acquérir à leur contact, le cadre qu'il faut nécessairement établir pour les protéger et nous en protéger. Je pensais les enfants souvent victimes, souffrants, ils me sont présentés comme bourreaux, tortionnaires

de nos avènements, exécutés de nos espoirs de vie droite, saine, enrichie et consommable. D'autres, aussitôt, reprennent cette assurance et la relaient dans les médias, parmi les professionnels, la multipliant et, comme dans la fable, voilà un petit coassement de grenouille qui devient meuglement, intense, prolongé.

Je ne veux pas finir bœuf !

Alors, disons-le tout net, j'enrage.

Je n'en peux plus de ces incessants effets d'annonce, de ces déclarations tous azimuts, de ces effets de buzz, petites phrases, bons mots, incises publiques ou rhétorique du « off », de ces mises en scène de l'intime, de cette culture du tout-à-l'ego – allais-je écrire tout-à-l'égout ?

Je n'en peux plus de ces borborygmes de discoureur, jouer la confiance, rechercher la proximité, parler comme « l'électeur populaire », parler vrai – Dolto me manque alors tellement¹⁴ –, parler pour ne rien dire qui sera contredit le jour suivant, « Paroles et paroles et paroles et paroles/Paroles et encore des paroles que tu sèmes au vent » chantait Dalida.

Les mots sont glissants

Mais si tout n'était que stratégie de communication...

Non, cette inondation d'annonnements incessants ne peut se réduire, par quelque effet de bouche, à beaucoup de bruit pour rien et pour personne. Elle cache des enjeux essentiels, le point aveugle de tout ce vacarme médiatique, qu'il faut oser décrypter, analyser, critiquer. Plus encore, elle agit comme une véritable stratégie de dépossession citoyenne, embrouille la pensée, suscite aversion, rejet, nous détournant du coup radicalement des soubresauts du siècle, des valeurs, des assurances militantes, des engagements humanisants, du cœur de nos métiers, au service des autres, souffrants, exclus, exploités, sacrifiés, que l'on continue d'enfoncer dans la misère, le mépris, la solitude.

14. F. Dolto (1984), *Tout est langage*, Paris, Gallimard, 1995.

La politique n'est plus qu'un champ, dévasté, de mots, un vacarme désarticulé, décrédibilisé. La politique de l'enfance n'est qu'un slogan. En fait, les non-politiques actuelles conduisent à un vrai effacement de l'enfance. Doit-on craindre pour la démocratie, les grands desseins, l'intérêt d'un peuple – qui n'est pas celui d'une nation en général, ou de certains en particulier –, l'avenir, notre humanité, notre dignité ? Doit-on s'insurger, du fond plus que de la forme, de la réalité effectrice de l'action politique plutôt que de sa représentation ? Doit-on entrer en résistance, plus, en militance, pour défendre ce qui de l'éthique même de notre citoyenneté est chaque jour attaqué, remis en cause, bafoué ?

Longtemps, je me suis tu. Longtemps. Je me réveille tard. Je ne faisais pourtant pas métier de dormir, je n'étais pas sans yeux, sans oreilles et sans bouche. Je jargonnais avec les professionnels de la profession, pour parler comme Godard, j'écrivais des livres qui parlaient d'enfants, de parents, de culture, j'étais commis expert sur les plateaux de télé, derrière les micros des radios ou dans les colonnes glacées des magazines santé ou famille. Est-ce que je croyais pouvoir m'abstraire du monde et de la vie, précisons des formes sociales du monde et de la vie ? Est-ce que je tournais résolument le dos au contemporain, au réel, indifférence, dédain, isolement, persuadé comme Jacques Lacan que « ce qui est social est toujours une plaie ¹⁵ » ? Non, je pensais que nos actes suffisaient à tenir discours sur nos engagements, que la preuve n'était pas par la parole mais par le faire, au quotidien, silencieux, celée parfois dans la réserve, la retenue. J'avais de ce métier cette idée-là, qu'il n'était pas le lieu du meuglement, de la mise en résonance, retentissante, des maux de cette foule qui m'accompagnait ; je devais me tenir hors du trop de « bruit » ambiant, hors de cet « impératif pornographique » du moment.

J'ose avouer que ma « méthode du retrait » laissait à désirer : quand le monde tournait à peu près rond, quand les voix se respectaient, circulaient, s'offraient sans s'imposer, elle y suffi-

15. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, Paris, Le Seuil, 1976, p. 19.

sait, mais dorénavant, comme ça ne tourne plus rond du tout, comme la parole se prend, s'étale, nous assourdit de toutes parts, ça n'y suffit plus. Mais alors plus du tout. Le *coitus interruptus*, ce n'est plus d'époque.

Alors, plutôt que de me taire encore, autant clamer que je ne peux me résoudre à apprécier ces voix qui veulent se poser comme les nouvelles et seules harmonies de l'enfance. Autant y aller de mon petit couplet, libérateur. Ma petite rengaine n'est pas là pour dire c'était mieux avant, nostalgie réactionnaire s'il en est. Avant quoi ? Avant qui ? Avant Mai 68, avant le 10 mai 1981, avant le 6 mai 2007 ? Avant Gainsbourg ou Bashung, avant la pilule, avant les banlieues, avant Internet, avant la retraite à 62 ans, avant les parachutes dorés, les cabrioles des politiques, l'argent fou, la mondialisation, les intox de la communication, le marché libéré, les OGM, le sida, la télé décerveuse, les créationnistes, WikiLeaks, les otages, la guerre des Miss, la carpe sans territoire, Obama, le ministère de l'indignation nationale, Facebook...

Ma petite rengaine est là pour dire. Parce qu'« il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé », nous rappelle Montesquieu, en 1748, dans sa préface à *L'esprit des lois*. Le peuple, le petit peuple de ces grands Sujets, qui se sentent annihilés, réduits au silence, maltraités par un certain discours où ils ne se reconnaissent pas, qui les étrangle chaque jour davantage, rêvait de guide – *La Liberté guidant le peuple*, célèbre icône révolutionnaire de Delacroix, peinte en 1831, devrait pour sûr être rebaptisée aujourd'hui. Le peuple, vous, moi, chacun de nous en personne, chacun des sujets du peuple, qui vivent, qui parlent, qui pensent, qui désirent et donc qui sont, le peuple demandait à la Liberté de le guider. « S'adresser au peuple, c'est s'adresser à notre liberté. » Mais entendons-nous, il ne s'agit certes pas de défendre la liberté des plus forts aux dépens des plus faibles. S'adresser au peuple, c'est le considérer, c'est nous considérer, nous reconnaître, faire preuve de cette part d'humanité qui s'emploie à nous éclairer plus qu'à nous contraindre à vivre dans l'obscurité, à nous montrer la route – même embouteillée – plus qu'à nous perdre en chemin. Il n'existe pas de cartes de circulation comme il n'existe pas de meilleur des mondes. Il n'existe pas de solutions préfabriquées, de lapins sortis

du chapeau, de miracle économique et autres miroirs aux alouettes politiques, il n'est qu'un travail de pensée, d'écoute, de dialogue, de respect.

À Marseille, tout un temps – encore ? –, on disait que les automobilistes avaient la fâcheuse habitude de « glisser » le feu rouge. Le discours sur l'enfance est devenu le champion toute catégorie du glissement sémantique. Changer les termes du discours en pensant modifier la réalité. Mais en changeant les termes, on ne modifie pas la réalité, on la camoufle. On fait d'un coup entrer de nouveaux mots, une nouvelle culture, dans des domaines jusqu'ici protégés, ou en tout cas non voués par essence à la productivité : la santé, l'éducation, la justice, la recherche... sont soumises aux mêmes idéologies d'efficacité, de performance et de rentabilité. Parés des atours de la rationalité, de l'objectivité, de l'égalitarisme, ces nouveaux semblants de la culture s'inventent chaque jour de nouveaux et fallacieux signifiants. Et pour pouvoir justifier cette démarche, moderne, ambitieuse, exigeante nous assure-t-elle, les discours sur l'enfance emploient le langage du management qui envahit tous les domaines de la vie et réduit les individus à des séries de compétences évaluables du point de vue quantitatif. Cette qualité qui devient le maître-mot – la démarche qualité, la politique qualité, le contrôle qualité, les systèmes de management de la qualité... – colonise jusqu'aux confins de nos plus nobles institutions. Quelle différence, me direz-vous, entre l'humain et l'objet, entre un enfant et un produit ? Maintenant que tout est chiffrable ! Que restera-t-il donc de la complexité de la vie humaine, de la vie d'un enfant, de la vie en relation, de ce qui fait qu'un individu n'est jamais seul mais confronté, entrelacé aux autres, à tous les autres, au peuple ?

Les mots ont toujours été une arme politique de premier plan. Pour formater la pensée, rien de tel qu'une petite manipulation du vocabulaire, un petit – gros ! – piège du langage. Mais il n'est plus à démontrer que les mots peuvent être poison et qu'à les avaler à petites doses, on ne se rend plus compte qu'on est empoisonné.

Le discours sur l'enfance est empoisonné. Ses mots veulent modeler la pensée, à force de prêches euphémisants, de langue

anesthésiante, qui escamote le réel. Ses mots cachent la Vérité – elle aussi guide le peuple.

Les enfants ne sont pas des cadeaux Bonux

Ce petit texte rapide, partial peut-être, lucide assurément, s'applique à tenir un discours vrai. À ceux qui ne sont pas encore tout à fait endormis, il propose de porter un regard impliqué, militant et curieux sur le monde de l'enfance et des enfants qui nous entoure. Et d'essayer de le partager, ce monde, de l'affûter par l'échange, la rencontre, la pensée.

Longtemps, j'ai cherché comment armer mes mots, comment les poser à hauteur de colère, comment tenir objection, vive, à tout ce fracas d'aujourd'hui sur l'enfance. À trop méditer à l'intelligence de la réplique, se tenir hors de la polémique, de l'invective, se retenir, adopter l'ascétisme, l'analyse fine, détaillée, l'expertise méthodique plus que l'élan enthousiaste et pourquoi pas emporté, le temps passe, les lois passent, « tout s'évanouit en passage » rappelle René Char, et que reste-t-il de tout notre travail, patient, souterrain, consciencieux, difficile, souvent épuisant, toujours à renouveler, que restera-t-il de ce à quoi nous avons consacré tant de temps, d'énergies, de pensées et d'échanges ?

C'est que là où nous faisons feu de pensées, dans ce champ qui m'a occupé si longtemps, qui me préoccupe toujours si fort, celui de l'enfance, la toute première, celle des aubes naissantes et des premières années de vie, voilà qu'on nous oppose un catalogue irraisonné d'idées reçues, un dictionnaire de fausses vérités, les grandes heures de l'almanach Vermot version grand-guignolesque. Naguère, ces territoires de l'enfance étaient sacrés, intouchables, irréductiblement privés. La droite décomplexée, comme ils disent, a des choses à dire des enfants d'aujourd'hui et surtout, surtout de ceux qu'ils deviendront demain, de ceux qu'ils pourraient être, s'ils ne suivent pas ses conseils, ses assurances. Ils parlent d'avenir qu'ils devinent dans toutes ces « conduites », barbares, des enfants du XXI^e siècle.

l'enfant, nouvel objet à calibrer, à formater aux rêves parentaux, aux odeurs libérales et aux saveurs du marché. Qui est cet enfant-là ? Si loin de son humaine condition. Genet encore, dans ce même ouvrage, rappelle : « Il n'est pas à la beauté d'autre origine que la blessure, singulière, différente pour chacun, cachée ou visible, que tout homme garde en soi, qu'il préserve et où il se retire quand il veut quitter le monde pour une solitude temporaire mais profonde. Il y a donc loin de cet art à ce qu'on nomme le misérabilisme. L'art de Giacometti me semble vouloir découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine. »

L'enfance, loin du misérabilisme des rapports et des décrets d'aujourd'hui, l'enfance, illuminante.

Si vous avez eu la chance de passer par Saint-Paul-de-Vence et la Fondation Maeght en 2010, vous n'avez pas manqué l'exposition événement « Giacometti et Maeght, 1946-1966 ». Avez-vous remarqué, perdue parmi les géants silencieux qui traversaient l'espace pour venir à notre rencontre, cette silhouette lilliputienne dans sa cage de verre ? Solitaire et comme décalée dans cet univers gulliverien qui l'encercle, inattendue, bouleversante – qui oserait « misérable » ? –, cette minuscule silhouette dorée semblait nous dire tout bas l'acmé de l'art le plus dépouillé, le plus dépossédé de l'artiste. « La beauté sera *convulsive* ou ne sera pas », écrivait André Breton dans *Nadja*. Chez Alberto Giacometti, la beauté « est ». Dans la vie, l'enfance est. Entre terreur et fascination. Au cœur du vertige de l'humain. Acceptons-la ainsi, vivante, intranquille, si loin des discours prêts-à-porter des politiques sécuritaires et des morales hygiénistes d'aujourd'hui.

Repenser l'enfance comme excès, comme insuffisance, comme empêchement. L'enfant n'est pas que figuration de nos angoisses d'avenir, invite incessante à penser la catastrophe de l'adulte qu'il deviendra, dans le monde dévasté que nous lui laisserons. Nos principes de précaution ne pourront en faire l'eunuque de nos cités, l'anomalie à réduire, l'état sauvage à contenir... Mais il faudrait surtout rappeler que penser l'enfance, c'est revenir à une question sociale, culturelle, politique. Oui,

l'enfant, nouvel objet à calibrer, à formater aux rêves parentaux, aux odeurs libérales et aux saveurs du marché. Qui est cet enfant-là ? Si loin de son humaine condition. Genet encore, dans ce même ouvrage, rappelle : « Il n'est pas à la beauté d'autre origine que la blessure, singulière, différente pour chacun, cachée ou visible, que tout homme garde en soi, qu'il préserve et où il se retire quand il veut quitter le monde pour une solitude temporaire mais profonde. Il y a donc loin de cet art à ce qu'on nomme le misérabilisme. L'art de Giacometti me semble vouloir découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine. »

L'enfance, loin du misérabilisme des rapports et des décrets d'aujourd'hui, l'enfance, illuminante.

Si vous avez eu la chance de passer par Saint-Paul-de-Vence et la Fondation Maeght en 2010, vous n'avez pas manqué l'exposition événement « Giacometti et Maeght, 1946-1966 ». Avez-vous remarqué, perdue parmi les géants silencieux qui traversaient l'espace pour venir à notre rencontre, cette silhouette lilliputienne dans sa cage de verre ? Solitaire et comme décalée dans cet univers gulliverien qui l'encercle, inattendue, bouleversante – qui oserait « misérable » ? –, cette minuscule silhouette dorée semblait nous dire tout bas l'acmé de l'art le plus dépouillé, le plus dépossédé de l'artiste. « La beauté sera *convulsive* ou ne sera pas », écrivait André Breton dans *Nadja*. Chez Alberto Giacometti, la beauté « est ». Dans la vie, l'enfance est. Entre terreur et fascination. Au cœur du vertige de l'humain. Acceptons-la ainsi, vivante, intranquille, si loin des discours prêts-à-porter des politiques sécuritaires et des morales hygiénistes d'aujourd'hui.

Repenser l'enfance comme excès, comme insuffisance, comme empêchement. L'enfant n'est pas que figuration de nos angoisses d'avenir, invite incessante à penser la catastrophe de l'adulte qu'il deviendra, dans le monde dévasté que nous lui laisserons. Nos principes de précaution ne pourront en faire l'eunuque de nos cités, l'anomalie à réduire, l'état sauvage à contenir... Mais il faudrait surtout rappeler que penser l'enfance, c'est revenir à une question sociale, culturelle, politique. Oui,

l'enfant, nouvel objet à calibrer, à formater aux rêves parentaux, aux odeurs libérales et aux saveurs du marché. Qui est cet enfant-là ? Si loin de son humaine condition. Genet encore, dans ce même ouvrage, rappelle : « Il n'est pas à la beauté d'autre origine que la blessure, singulière, différente pour chacun, cachée ou visible, que tout homme garde en soi, qu'il préserve et où il se retire quand il veut quitter le monde pour une solitude temporaire mais profonde. Il y a donc loin de cet art à ce qu'on nomme le misérabilisme. L'art de Giacometti me semble vouloir découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine. »

L'enfance, loin du misérabilisme des rapports et des décrets d'aujourd'hui, l'enfance, illuminante.

Si vous avez eu la chance de passer par Saint-Paul-de-Vence et la Fondation Maeght en 2010, vous n'avez pas manqué l'exposition événement « Giacometti et Maeght, 1946-1966 ». Avez-vous remarqué, perdue parmi les géants silencieux qui traversaient l'espace pour venir à notre rencontre, cette silhouette lilliputienne dans sa cage de verre ? Solitaire et comme décalée dans cet univers gulliverien qui l'encercle, inattendue, bouleversante – qui oserait « misérable » ? –, cette minuscule silhouette dorée semblait nous dire tout bas l'acmé de l'art le plus dépouillé, le plus dépossédé de l'artiste. « La beauté sera *convulsive* ou ne sera pas », écrivait André Breton dans *Nadja*. Chez Alberto Giacometti, la beauté « est ». Dans la vie, l'enfance est. Entre terreur et fascination. Au cœur du vertige de l'humain. Acceptons-la ainsi, vivante, intranquille, si loin des discours prêts-à-porter des politiques sécuritaires et des morales hygiénistes d'aujourd'hui.

Repenser l'enfance comme excès, comme insuffisance, comme empêchement. L'enfant n'est pas que figuration de nos angoisses d'avenir, invite incessante à penser la catastrophe de l'adulte qu'il deviendra, dans le monde dévasté que nous lui laisserons. Nos principes de précaution ne pourront en faire l'eunuque de nos cités, l'anomalie à réduire, l'état sauvage à contenir... Mais il faudrait surtout rappeler que penser l'enfance, c'est revenir à une question sociale, culturelle, politique. Oui,

repolitiser l'enfance s'avère capital, établir l'enfant comme figure anthropologique, cesser de l'euphémiser ou de le diaboliser, de l'invisibiliser ou d'en faire quelque signe ostentatoire. Juste accepter sa vulnérabilité, faire hommage à sa faiblesse, et du coup s'engager, auprès de lui, être présent, « délicat » – faudrait-il faire l'éloge de la délicatesse plus que de cette gentillesse surannée et nostalgique convoquée depuis peu à grand renfort médiatique ?

Quand donc nos politiques se comporteront-ils avec délicatesse, auprès des enfants, de leurs familles et de tous ceux qui, du cœur de leurs métiers, les accompagnent ?

Quand donc l'enfant et l'enfance auront-ils droit de cité ? Ici, tout près de nous, et là-bas, si loin, à l'empan de la planète ?

Quand donc cesserons-nous d'en faire appel à l'attention des uns et des autres, pour rester attentifs à l'enfance ? Quand donc en terminerons-nous avec ces jérémiades ?

Quand pourrons-nous entendre quelque chose d'autre sur l'enfance que cette promesse marchande d'un temps à faire fructifier ? Un capital humain, l'enfant, à la Foucault, dont il faut bien maximiser le rendement et réduire les pertes ?

Aujourd'hui, demain, bientôt. Nous pouvons le faire. Nous devons le faire.

Nous devons dire et puis faire.

Aujourd'hui, j'ai essayé de dire, modestement, frêle contribution. Dire, c'est déjà faire.

Faisons ensemble pour l'enfance, pour les enfants, et pour nous tenir droit, encore, sous leurs yeux.

« Lorsqu'ils ont arrêté les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Ils sont venus pour les socialistes, et je n'ai rien dit, je n'étais pas socialiste. Ils sont venus pour les syndicalistes, et je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Ils sont venus pour les juifs, et je n'ai rien dit, je n'étais pas juif. Puis ils sont venus pour moi, et il ne restait personne, pour dire quelque chose. »

Pasteur Martin Niemöller, Dachau, 1945

repolitiser l'enfance s'avère capital, établir l'enfant comme figure anthropologique, cesser de l'euphémiser ou de le diaboliser, de l'invisibiliser ou d'en faire quelque signe ostentatoire. Juste accepter sa vulnérabilité, faire hommage à sa faiblesse, et du coup s'engager, auprès de lui, être présent, « délicat » – faudrait-il faire l'éloge de la délicatesse plus que de cette gentillesse surannée et nostalgique convoquée depuis peu à grand renfort médiatique ?

Quand donc nos politiques se comporteront-ils avec délicatesse, auprès des enfants, de leurs familles et de tous ceux qui, du cœur de leurs métiers, les accompagnent ?

Quand donc l'enfant et l'enfance auront-ils droit de cité ? Ici, tout près de nous, et là-bas, si loin, à l'empan de la planète ?

Quand donc cesserons-nous d'en faire appel à l'attention des uns et des autres, pour rester attentifs à l'enfance ? Quand donc en terminerons-nous avec ces jérémiades ?

Quand pourrons-nous entendre quelque chose d'autre sur l'enfance que cette promesse marchande d'un temps à faire fructifier ? Un capital humain, l'enfant, à la Foucault, dont il faut bien maximiser le rendement et réduire les pertes ?

Aujourd'hui, demain, bientôt. Nous pouvons le faire. Nous devons le faire.

Nous devons dire et puis faire.

Aujourd'hui, j'ai essayé de dire, modestement, frêle contribution. Dire, c'est déjà faire.

Faisons ensemble pour l'enfance, pour les enfants, et pour nous tenir droit, encore, sous leurs yeux.

« Lorsqu'ils ont arrêté les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Ils sont venus pour les socialistes, et je n'ai rien dit, je n'étais pas socialiste. Ils sont venus pour les syndicalistes, et je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Ils sont venus pour les juifs, et je n'ai rien dit, je n'étais pas juif. Puis ils sont venus pour moi, et il ne restait personne, pour dire quelque chose. »

Pasteur Martin Niemöller, Dachau, 1945

repolitiser l'enfance s'avère capital, établir l'enfant comme figure anthropologique, cesser de l'euphémiser ou de le diaboliser, de l'invisibiliser ou d'en faire quelque signe ostentatoire. Juste accepter sa vulnérabilité, faire hommage à sa faiblesse, et du coup s'engager, auprès de lui, être présent, « délicat » – faudrait-il faire l'éloge de la délicatesse plus que de cette gentillesse surannée et nostalgique convoquée depuis peu à grand renfort médiatique ?

Quand donc nos politiques se comporteront-ils avec délicatesse, auprès des enfants, de leurs familles et de tous ceux qui, du cœur de leurs métiers, les accompagnent ?

Quand donc l'enfant et l'enfance auront-ils droit de cité ? Ici, tout près de nous, et là-bas, si loin, à l'empan de la planète ?

Quand donc cesserons-nous d'en faire appel à l'attention des uns et des autres, pour rester attentifs à l'enfance ? Quand donc en terminerons-nous avec ces jérémiades ?

Quand pourrons-nous entendre quelque chose d'autre sur l'enfance que cette promesse marchande d'un temps à faire fructifier ? Un capital humain, l'enfant, à la Foucault, dont il faut bien maximiser le rendement et réduire les pertes ?

Aujourd'hui, demain, bientôt. Nous pouvons le faire. Nous devons le faire.

Nous devons dire et puis faire.

Aujourd'hui, j'ai essayé de dire, modestement, frêle contribution. Dire, c'est déjà faire.

Faisons ensemble pour l'enfance, pour les enfants, et pour nous tenir droit, encore, sous leurs yeux.

« Lorsqu'ils ont arrêté les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Ils sont venus pour les socialistes, et je n'ai rien dit, je n'étais pas socialiste. Ils sont venus pour les syndicalistes, et je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Ils sont venus pour les juifs, et je n'ai rien dit, je n'étais pas juif. Puis ils sont venus pour moi, et il ne restait personne, pour dire quelque chose. »

Pasteur Martin Niemöller, Dachau, 1945